

Aliénation, libération, salut Approche anthropologique

Bibliographie

Le Du, Delzant, Bourgeois, *Dire le salut, sauver le langage*, Chalet, 1974

Yves Burdelot, *Devenir humain*, Cerf, 2002

Introduction

« Dis-moi comment tu parles et tu comprendras comment le salut s'exprime en ce que tu dis. »

Derrière cette sentence je fais l'hypothèse de croire que la réalité du salut, exprimée de quelque manière que ce soit, entre dans la constitution même de ce qu'elle exprime. Dire le salut n'est pas simple effort ou simple tâche catéchétique. C'est un travail salutaire. Ce n'est pas quelque chose. Le salut se fait en se disant, il se dit en se faisant. Mais alors, y a-t-il possibilité d'une promesse de salut déjà réalisée, comme nous le dit Jésus Christ ou, devenir homme, voire croyant, ne serait-ce pas entrer dans un processus, une démarche, un parcours, un mouvement. S'agit-il d'un état ultime ou d'un agir actuel ?

1 – Qu'est-ce qu'un homme sauvé ?

Le chrétien dit : « Je suis un homme à qui le salut est promis, les aveugles voient, les boiteux marchent... » Le marxisme est aussi, dans un sens, un message de salut : le grand soir, une société sans classe, des hommes réconciliés. D'autres disent : « Le salut ça n'existe pas, car il n'y a ni sauveur, ni sauvé. Seulement un combat, une lutte, jamais de repos du guerrier, pas de paradis. » L'idée d'un homme parvenu à une stature définitive, projection de l'imaginaire, utopie (Ap 21,4 ; Is 11,6-9)

Les termes : salut, sauveur, sauver ; libération, libérateur, libérer ; aliénation, aliéné sont complémentaires d'une autre série de termes : être perdu, être prisonnier, être aliéné par... En fait, sauver quelqu'un c'est le sortir d'une situation où il est en train de se perdre, où quelque chose d'essentiel lui est enlevé. C'est l'opération chirurgicale qui est à même de nous sauver d'une grande maladie. C'est l'ami qui sauve d'un moment de solitude à porter.

Le salut s'adresse donc à quelqu'un qui vit une situation critique, qui est en train de se perdre, qui est démuné, prisonnier, exilé. Ce qui nous vient à l'esprit ce sont donc des expériences de passages : on passe de l'obscurité à la lumière, de l'errance au sens, de la division intérieure à la réunification, de la solitude à la communion...

11 – de l'obscurité à la lumière

Je ne sais plus où j'en suis, ni ce que je veux être. Cela affecte les certitudes sur lesquelles j'ai bâti ma vie et je ne vois plus clair. Etre perdu, cesser d'être clair à ses propres yeux. Ténèbres, opacité. Et cela est aussi vrai pour une personne que pour une société. Il suffit de regarder la politique sécuritaire de ces derniers mois. Que de controverses sur ce qu'il est bon de faire. Ne serions-nous pas dans une société qui a perdu ses repères. Alors comment le sauver ?

Ainsi pour nous-mêmes et pour notre culture, obscurité, incertitude, non sens... Où trouver la lumière qui sauvera la société, qui me sauvera, qui me fera renaître au sens. Un homme sauvé, une société sauvée, c'est celui, celle qui sera capable de passer de l'obscurité à la lumière.

12 – De la division intérieure à la réunification

D'autres situations témoignent de nos impuissances et de notre tiraillement intérieur : « Je sais bien qui je voudrais être, mais je n'y parviens pas. Et il y a comme une scission entre mon dire et mon faire. Je ne fais pas le bien que je voudrais faire et le mal que ne voudrais pas faire, je le fais. »

Etre perdu = être divisé intérieurement et donc être confronté à une impuissance notoire qui me renvoie à l'image idéale du moi où mon intégrité serait réalisée mais que je ne parviens jamais à atteindre.

Ceci est vrai aussi au niveau social : les conférences du désarmement se succèdent, le racisme est proscrit dans les textes, la répartition des richesses est souhaitée et le combat contre la pauvreté, la réforme de l'école, sont voulus quasiment pour chaque ministre et l'impuissance de l'ONU notoire. Ainsi être perdu désigne l'impuissance à s'égaliser aux vœux de soi. L'homme sait où est sa maison, quelles en sont les pièces à bâtir, mais il en a perdu la clé.

Alors le salut, quel visage ? Celui qui nous rendra l'unité et la force. Ainsi en est-il de la santé. Une main tendue qui nous permettrait de faire ce que nous aimerions faire (alors que nous ne le pouvons pas) (cf Jn 5,5-7) une aide qui nous permettrait de restaurer cette unité en nous, une vie qui renouvellerait nos énergies.

13 – De la solitude à la communion

Une autre manière de nous représenter ce que peut être le salut, c'est celle qui concerne notre qualité d'être social qui n'a aucune chance de s'épanouir dans la solitude : Tout seul je ne m'en tirerai pas, bien sûr lorsque je n'ai pas d'amis mais aussi lorsque je suis en pays étranger ou en situation d'étrangeté, dans un monde si différent de mes habitudes ou des usages desquels je suis coutumier ; mais aussi lorsque dans une action à conduire je me retrouve seul, lâché par ceux sur lesquels je comptais, voire même trompé, exclu de mes relations les plus fortes par la tromperie, voire la mort. Je suis dès lors perdu. Un peu à la manière dont parle le livre de Riesman, « La foule solitaire », car pressés les uns contre les autres, nous ne communiquons pas (Internet...). Même les moyens de communication peuvent nous éloigner les uns des autres.

Etre perdu c'est donc se voir perpétuellement refoulé en soi-même, acculé à la solitude. C'est sentir se briser les liens qui jusque-là nous tenaient ensemble. Le salut consistera alors dans la restauration des liens humains, dans la mise en place nouvelle d'une communion, non dans un retour à hier, mais dans une manière nouvelle de vivre ensemble.

(cf tableau joint « passage de...à... : donné à la session)

Le salut serait la condition d'un homme purgé de toute frustration quant à ses besoins de transparence, de force, d'unité interne, de communion à autrui.

2 – Le thème du salut à l'épreuve du soupçon

Quand je dis ceci, je pense aux maîtres du soupçon que sont Marx, Freud, Nietzsche qui nous préviennent contre nos désirs qui le plus souvent nous mènent à l'aliénation. L'idée même de salut n'est-elle pas une illusion qui nous masque, un avenir bouché (Freud) n'est-elle pas seulement le tranquillisant qui anesthésie la douleur et empêche ainsi la révolte créatrice ? (Marx)? (n'empêche t-elle pas l'homme de se passer de Dieu, alors qu'il faudrait tuer Dieu et ses fausses promesses ?Nietzsche)

Alors le langage spontané que nous pouvons avoir quand nous parlons du salut n'est-il pas incroyable pour beaucoup aujourd'hui ? En effet, se confrontent deux philosophies de l'homme : celle du plein de l'être et celle du manque à être. Ce qui provoque une double vision du salut : l'homme définitivement, complètement sauvé et l'homme en processus d'être sauvé.

21 – Les catégories du « plein de l'être » (avec leur ambigüité)

211 – celle de l'achèvement

comme un produit fini, qu'on n'a plus à améliorer, l'idéal est atteint même si concrètement il n'est pas réalisé...

212 – celle de l'identité

coïncidence de l'humain avec lui-même, le salut étant la restauration de cette coïncidence. « Je suis qui je suis », il n'y a que de l'être en moi, sans faille et je n'y puis rien changer

213 – celle de la perfection

cf l'adulte qui a fini de grandir, qui remplit le prévu

214 – celle de l'harmonie

ce qui n'est pas le cas de la réalité humaine sujette aux conflits, car qui veut communiquer accepte de se rendre vulnérable. Mais la notion d'harmonie laisse entendre que, dans un avenir ou un ailleurs, ces contradictions pourraient être résorbées. L'impossible deviendrait possible (Is 11,6-9)

22 – Les catégories du « manque à être »

Ordre logique et statique : ce qui manque à l'homme est à la fois son malheur et sa chance, car le désir est à la fois souffrance et dynamisme.

Ordre historique et plus dynamique : ce qui est défini là ce n'est plus l'homme visible, mais de l'humain encore caché, tel que la fin de l'histoire nous le révélera (à l'image de Dieu)

221 – l'homme défini par son manque (Heidegger, Sartre)

Ce qui définit l'homme ce n'est pas tellement ce qu'il est, ni ce vers quoi il tend, mais bien le fait qu'il tend vers quelque chose, qu'il est tendance vers... C'est la marche, le passage, le chemin qui le définissent. Non point la soif, ni la source mais le chemin. S'il n'a plus que soif, il n'est pas un homme. S'il n'est que rassasié, il n'est plus un homme. Il est un manquant, inachevé, et en même temps, en désir d'achèvement.

S'il ne se met pas en marche, il est une chose, s'il est rassasié, il n'est plus de marche, il est donc une chose. Ainsi l'homme n'est pas une totalisation, une totalité mais un être en marche vers la totalité.

222 – l'homme et son corps : une appropriation jamais achevée

Le corps ne grandit pas tout seul. Il doit devenir le nôtre. S'approprier son corps c'est peu à peu faire en sorte qu'il soit un bon traducteur de mes sentiments et de mes désirs, moi dans le monde, moi hésitant, moi aimant, moi parlant.

Il ne peut être question pour un homme de s'incarner, comme s'il y avait un moment où il serait « ailleurs » et un moment où il prendrait corps. Il y a un lent avènement de la personne au corps et du corps à la personne jusqu'à cette transparence et cette identité où je pourrai dire « je suis mon corps ».

Cela suppose qu'au départ ce ne soit pas donné d'avance. Mon corps ne devient mon corps que si je le fais advenir. Et il n'est jamais complètement le mien. Autrement ma vie s'arrêterait, car la vie c'est justement conduire cet avènement d'un « corps-qui-m'est-donné » à un corps qui est totalement le mien. Il faut donc qu'il ne soit jamais totalement le mien pour qu'il puisse toujours le devenir davantage. D'où souffrance, inachèvement, différence, disharmonie en même temps que dynamisme pour m'approprier ce corps.

Ce qui est dit de la personne l'est aussi du devenir social.

Le manque à être comme possibilité de passage d'un homme sans vie, d'une société sans histoire, d'une marée basse de la vie à l'homme défini par son avenir, à l'homme dont la finitude ouvre un espace, à une société où l'histoire met en oeuvre ce qui n'a jamais été. Le salut comme une finitude guérie au lieu que nous soyons guéris de la finitude.

En fait, le manque à être comme constitutif de notre condition humaine ouvre la porte pour l'homme à un visage de lui-même qu'il ne connaît pas ici-bas. Et c'est là le risque des religions : elles ouvrent cet espace la plupart du temps en le mettant ailleurs qu'ici-bas ou en cherchant à ce que l'homme devienne Dieu pour être sauvé de sa finitude, à être sauvé de cette difficulté de ne pouvoir dire « je suis qui je suis », de cette réalité du conflit et à penser la cité à venir comme à l'extérieur d'ici-bas.

Autrement dit, l'image de l'homme sauvé et celle des retrouvailles avec une toute puissance naguère perdue, rejoint, se confond avec notre image naïve de Dieu. Ces deux images ont en commun l'idée que « l'homme devenu » n'est autre que celle de Dieu : piège de l'imaginaire capable d'alterner les deux images et donc de les dénaturer l'une comme l'autre.

Non seulement le croyant, mais aussi l'homme se doivent de dénoncer le piège et de la confusion avec Dieu et d'une toute puissance recherchée, afin de rester lui-même et dire non au narcissisme.

3 – L'homme passe l'homme infiniment

« Il devient humain » et c'est ce qui le sauve et de l'imaginaire de la totalité et de l'angoisse de l'impuissance. Là où nous en sommes arrivés et cela sans faire intervenir nommément l'apport du christianisme, même s'il est évident que l'étude de la Bible renforcera ces conclusions (dans la mesure où ce qui est raconté est une histoire d'homme et de femme) nous percevons que l'aventure humaine est en tension entre deux pôles : s'arracher à l'inhumanité pour tendre à une humanité achevée, c'est à dire vraiment humaine (en théologie : péché et salut). Et nous savons désormais que pour devenir humain, il nous faut sortir de soi et c'est en

cela que se réalise le salut. Le chrétien dira que ce désir de transcendance se fonde sur un don de Dieu fait à tout être humain et qui le constitue justement comme être spirituel (la grâce).

Il reste que, dans le concret quotidien de l'expérience, c'est bien en lui-même, au centre de sa liberté que chacun vit cet appel qui l'attire au delà de lui-même. L'homme expérimente en lui-même ce qui le justifie à sortir de soi. Malraux touche à cette question (*Actualités religieuses*, 1996, 149 p.48) « *Le croyant pense se fonder sur l'ordre de Dieu mais qu'en est-il de l'incroyant ? Il est possible qu'un croyant voit d'abord dans la transcendance le plus puissant moyen de fonder sa communion. Il est certain que pour l'agnostique, la question majeure devient : peut-il exister une communion sans transcendance et sinon sur quoi l'homme peut-il fonder ses valeurs suprêmes ? Sur quelle transcendance non révélée peut-il fonder sa communion ?* » (cf Luc Ferry, André Comte Sponville, « les petites transcendances »)

Cela revient à dire : où se trouve dans l'homme ce qui l'appelle hors de lui-même ? (recherche de liberté, amour, respect de soi...) dans la rencontre du visage de l'autre (Lévinas) dont il est responsable : tu ne tueras pas et donc tu accepteras sa différence. Et c'est dans cette rencontre que nous sommes sauvés du narcissisme et de l'enfermement sur soi. Ce faisant, nous ne sommes pas surhumains, quoiqu'en dise Nietzsche, nous n'oublions pas la personne humaine quoiqu'en dise Marx, nous ne tombons pas dans la névrose. Ce faisant, il nous est donné d'être humain autrement que nous l'imaginions (totalité). En vivant une dépossession de nous-mêmes, une ouverture au possible, une attention à ce qui en nous n'est pas tant suscité par nos pulsions que proposé par les événements et les rencontres. Le monde devient autre mais ce n'est pas un autre monde. Ce qui advient n'est pas au bout du chemin mais le chemin lui-même, lieu même du salut de nos vies, lieu même de la libération en train de se faire pour nous et pour la société.

Conclusion

Liberté, Egalité, Fraternité

Pas si fous que cela les termes de la devise républicaine et si proches des démarches déterminantes de la pensée chrétienne.

Liberté, à condition de penser libération, autrement être libre peut quelquefois devenir inhumain. Il n'est de liberté que dans l'expérience de libération de l'esclavage (1Co 10 ?)

Egalité, à condition que ce ne soit pas égalitarisme qui prétend effacer les différences, car l'amour exige la volonté de faire de l'autre son égal, malgré ou mieux à cause de tout ce qui le caractérise comme non identique (Ga 3,28)

Fraternité (ajoutée en 1848 dans la devise républicaine), car rien de naturel contrairement aux deux autres, elle concerne la fraternité de sang, mais les autres ! Appel à dépasser les intérêts naturels, souci d'une disponibilité à l'égard de tout autre. « Ma vie nul ne la prend, c'est moi qui la donne ».

On peut comprendre aussi que le mystère pascal de Jésus révèle au mieux cette libération de l'aliénation et le salut de soi-même. Mourir à soi même c'est être sauvé de soi en même temps qu'être sauvé soi. Jésus est humainement vainqueur de la mort dans la puissance de l'Esprit. Et dire cela peut nous emmener dans l'imaginaire : un mort reprend vie, un homme devient universellement ouvert à quiconque. Mais la résurrection du Christ n'est pas à imaginer. Le salut n'est pas une chose toute faite. Elle est à accueillir, ce qui demande aux croyants d'accomplir la marche de la foi et le travail de l'adhésion.

Et cela peut aussi être vécu par tous ceux qui (croyants ou on) acceptent de bousculer leur vie et d'affronter la mort non dans la fusion mais dans la distanciation. Nous y reviendrons. Parce que :

« *l'homme trouve le sens de sa vie quand il tend à façonner en lui-même et dans les autres, ce qu'il est appelé à devenir c'est-à-dire humain. Le salut de chaque homme comme celui de l'histoire humaine tout entière c'est donc la participation de tous les hommes à la venue au jour d'une authentique humanité* » (Yves Burdelot, Devenir humain, p.64)

Louis Michel Renier